



JOSEPH  
FACAL

UNE ANNÉE EN  
ESPAGNE

v1b éditeur

Joseph Facal

# Une année en Espagne

**v1b éditeur**

Une compagnie de Quebecor Media

*À tous ces Espagnols rencontrés par hasard,  
qui ont fait de cette année une des plus heureuses de ma vie.*

## Présentation

Est-ce qu'il vous arrive de ressentir un furieux besoin de changer d'air, de briser la routine, de faire un pas de côté? Évidemment que ça vous arrive.

Je ressentais ce besoin depuis un bout de temps. Je suis donc passé aux actes.

La vie universitaire offre à cet égard des possibilités qui n'ont pas beaucoup d'équivalents ailleurs. Tous les sept ans, HEC Montréal, où je suis professeur, nous donne la chance de partir en année sabbatique. Contrairement à ce que bien des gens pensent, ce n'est pas une année passée à ne rien foutre, mais une année de travail à l'étranger, dont vous négociez les modalités avec votre employeur et avec l'institution qui vous accueille à l'étranger.

Ma famille et moi avons donc passé une année en Espagne, très précisément de juillet 2009 à juillet 2010. Nous vivions à Madrid, mais nous avons pas mal voyagé à travers le pays, surtout dans le Nord et autour de la capitale. Pourquoi l'Espagne? Vous verrez plus loin.

Pendant cette année, j'ai tenu une sorte de journal. J'y notais, pêle-mêle, mes observations, mes réflexions, mes coups de cœur sur tout, sur rien et sur l'actualité. Des extraits de ce journal ont été publiés sous forme de chroniques dans *Le Journal de Montréal*.

À ma grande surprise, ces petits textes suscitaient des réactions nombreuses et chaleureuses des lecteurs. Ils en redemandaient, comme s'ils ressentaient le besoin de se faire parler d'autre chose que d'un Québec qui a déjà été plus emballant que ces temps-ci. Je recevais aussi beaucoup de réactions de gens qui me disaient ne pas faire partie de mes lecteurs habituels.

On me suggéra ensuite de faire un recueil de quelques-uns de ces billets. Puis, de fil en aiguille, il m'est venu l'envie d'ajouter des

pages de ce journal personnel que je n'avais pas pensé rendre publiques quand elles furent écrites. Les textes plus longs que vous trouverez ici sont donc inédits.

Évidemment, être en Espagne faisait que je suivais aussi de près ce qui se passait en Europe, même si je continuais à m'intéresser à l'actualité de chez nous. D'où les allers-retours, les comparaisons, les coq-à-l'âne que vous trouverez un peu partout. On m'avait avisé qu'en m'éloignant du Québec, je verrais plus clairement à la fois ce qu'il a d'unique et de commun avec d'autres sociétés. Je crois que c'est vrai. Cela dit, les gens habitués à me lire retrouveront ici certaines de mes obsessions : l'école, le nationalisme, la gouvernance, la coexistence de cultures différentes, la responsabilité (ou l'irresponsabilité) citoyenne et ainsi de suite.

J'ai dit plus haut que toute ma famille était venue avec moi. Ma famille, c'est deux enfants, une femme, un chien et votre humble serviteur.

L'aîné de mes enfants s'appelle Christophe, tout juste onze ans au moment du départ. Christophe est calme, sage, réservé, méditatif, curieux, lecteur boulimique, sportif aussi, parfois lunatique et jamais pressé. Comme moi... sauf pour le sport. Physiquement, il est cependant le portrait de sa mère.

Ma fille s'appelle Mathilde, huit ans au décollage. Tout le contraire. Extravertie, en perpétuel mouvement, plus artistique et moins analytique, avec cet impérieux besoin de prendre sa place, parfois toute la place, qu'ont souvent ceux qui grandissent dans la foulée d'un aîné, mais qui n'aiment pas qu'on leur fasse de l'ombre. Pour faire court, le caractère de sa mère et le physique de son père.

Ma femme s'appelle Nathalie, mais je crois qu'elle m'en voudrait si j'en disais trop. Le chien, c'est Hugo, un *golden retriever* de quatre ans. Le chien parfait, tout simplement, pour autant qu'on ne lui demande pas d'avoir l'air méchant ou de surveiller la maison. Hugo serait plutôt du genre à offrir à des voleurs un tour guidé de la propriété en remuant la queue de joie devant la visite.

Nous avons vécu cette année infiniment plus comme une aventure familiale que dans une perspective étroitement professionnelle autour de ma petite personne. Ma femme a pris un congé sans solde d'un an. Les enfants ont fait leur année scolaire régulière en langue espagnole, à l'école publique au coin de la rue. L'immersion totale. Il n'a jamais été question d'une école privée en langue étrangère, où

ils auraient été comme sous une cloche de verre, en compagnie d'autres étrangers.

J'ai choisi tout seul les textes présentés ici. Ils n'ont pas été retouchés, sauf dans les rares cas où l'on m'a signalé une ou deux erreurs de chiffres et où j'ai collé ensemble des textes publiés à l'origine en deux parties pour des raisons d'espace. Ils peuvent, si ça vous chante, être lus dans le désordre, bien qu'ils suivent un ordre strictement chronologique, puisqu'ils sont d'une certaine façon la partie « hors de l'eau » d'un journal personnel. J'ai envoyé à la déchiqueteuse les textes trop collés à l'actualité québécoise et qui m'ont semblé ne plus avoir le moindre intérêt aujourd'hui.

Il faut évidemment lire les textes ici présentés en se replaçant – dans la mesure du possible – dans le contexte qui prévalait quand je les ai écrits. Vous verrez que la suite des choses m'a parfois donné tort et parfois raison. Avec l'avantage du recul, certains de mes points de vue me font paraître terriblement naïf. Le temps qui passe nous rend tous plus clairvoyants. Je m'en fous et je m'assume.

Je remercie la direction du *Journal de Montréal* d'avoir consenti à ce que les textes déjà parus aient aujourd'hui droit à une sorte de deuxième vie.

Joseph FACAL  
*Septembre 2010*

## Mes aïeux

Je reprends l'écriture après un mois de pause dont j'avais bien besoin. Petit changement cependant : j'écris ces lignes de Madrid, où je serai professeur visiteur à l'Université Carlos III, qui est dans une banlieue appelée Getafe.

Comme les nouvelles technologies abolissent, au moins en partie, les distances, je continuerai à suivre l'actualité de chez nous comme si j'y étais. Mais j'ose espérer que mon nouveau point d'ancrage élargira mes perspectives.

Je ressentais depuis longtemps le besoin de respirer, pour un temps, un autre air que celui du Québec. J'ai la chance d'exercer un métier qui offre (parfois) cette possibilité d'aller travailler ailleurs. Par bonheur, ma femme et mes enfants étaient à des moments dans leurs vies qui rendaient l'opération faisable.

Un ami qui a vécu la même expérience m'a dit que la distance lui avait permis de voir avec beaucoup plus de clarté ce que les Québécois ont d'unique, mais aussi ce qu'ils partagent avec les autres peuples du monde. De toute façon, mon petit doigt me dit que rien ne changera chez nous à court terme.

J'ai choisi l'Espagne parce que c'est le pays de mes ancêtres des deux côtés. Mon grand-père paternel l'a quitté en 1917 pour émigrer en Uruguay. Il avait 17 ans. Il est parti en compagnie d'un de ses frères seulement. La traversée en bateau de l'Atlantique, de Vigo à Montevideo, prenait près d'un mois à l'époque.

Mon père, ma mère et moi avons ensuite quitté l'Uruguay pour le Québec en 1970. Le coup d'État militaire, que mon père avait vu venir, a eu lieu trois ans plus tard, en 1973, mais dès le milieu des années soixante, tout le pays était plongé dans une profonde crise sociale.

À un moment donné, l'Uruguay était le pays qui avait le plus de prisonniers politiques par habitant au monde. Mais cette terrible



dictature a moins marqué les esprits parce que l'Uruguay est un tout petit pays, et parce que la junte militaire ne s'incarnait pas dans la personne d'un seul individu, comme Pinochet au Chili.

Trois générations, deux continents, trois pays : disons que je ressentais le besoin de trouver des réponses à certaines questions sur mes origines et l'histoire de ma famille. Quand on est jeune, on se pense immortel et on accorde peu d'importance à ce qui était là avant nous. Le temps se charge de vous ramener à vos racines.

À Madrid, j'ai inscrit mes enfants à l'école publique du quartier. L'immersion totale en espagnol. Mais avant que l'école ne débute en septembre, nous avons le temps de nous promener un peu.

Mon père m'avait donné quelques indications. C'est de son côté que se trouvaient les pistes les plus solides pour remonter dans le temps. Les Facal viennent de la Galice, qui est la région la plus au nord-ouest de l'Espagne. Une région de pêcheurs et d'agriculteurs, plus pauvre et moins développée que le reste du pays.

Je suis donc parti à la recherche de mes origines, dont nous avons assez peu parlé autour de la table familiale quand j'étais enfant. J'ai fait des découvertes bouleversantes.

*3 août 2009*

## **Mes aïeux (2)**

Je poursuis le récit de mon périple dans l'Espagne profonde à la recherche de mes origines.

Quand mon grand-père paternel quitta l'Espagne pour l'Uruguay, il laissa derrière lui des frères et sœurs qui eurent de nombreux enfants. Ces derniers étaient donc les cousins éloignés de mon père.

Ils habitent encore presque tous, m'avait dit mon père, dans les environs de La Corogne, une des principales villes du nord-ouest de l'Espagne. Je loue donc une auto à Madrid, y embarque la famille et prends la route.

Mon père m'avait donné les coordonnées d'un certain Gerardo Facal, un de ses cousins, que je n'avais jamais rencontré de ma vie. Je prends une grande respiration et l'appelle.

Il m'a reçu avec une chaleur inespérée et m'a servi de guide pendant trois jours. Il enseigne les techniques infirmières dans une



sorte de cégep. Comble de chance, il m'a montré l'arbre généalogique de la famille, qu'il avait partiellement reconstitué pendant ses temps libres.

En fouillant dans les archives de Saint-Jacques-de-Compostelle, il avait réussi à remonter jusqu'à un dénommé Juan Facal en 1650. Comme toutes les familles espagnoles, les Facal ne furent pas épargnés par la guerre civile de 1936-1939.

Sur le perron de l'église, il m'a présenté son frère, qui est curé, juste avant que ce dernier ne revête sa chasuble pour aller dire la messe. Mes enfants, qui n'ont pas grandi dans un milieu particulièrement croyant, étaient fort impressionnés.

Je savais que notre famille, d'origine rurale et de condition modeste, venait d'un petit village de campagne nommé Oca, à 30 minutes de La Corogne. Gerardo m'a informé que la maison dans laquelle était né et avait grandi mon grand-père était encore debout. Y vivait aujourd'hui un de ses cousins, Manuel Facal. Gerardo m'y a emmené.

Prévenue de notre arrivée, toute la tribu nous y attendait. Imaginez la scène. Je débarque avec ma femme et mes enfants 100 % québécois. Je suis le lointain cousin d'Amérique qu'ils n'ont jamais rencontré. Je me demande encore comment j'ai fait pour ne pas éclater en sanglots.

On m'a fait visiter le cimetière du village, où reposent plusieurs de mes ancêtres. Je n'ai malheureusement pas le talent d'écrivain qu'il faudrait pour exprimer les sentiments qui m'ont envahi.

Quand je vivais en Uruguay, mes deux parents travaillaient, ce qui n'était pas commun à l'époque. J'avais donc une gardienne, une jeune Espagnole rentrée en Espagne depuis. Quarante ans plus tard, je l'ai retrouvée. Intense émotion. Riez si vous voulez.

Elle a été mon trait d'union entre l'Espagne et l'Uruguay. C'est elle qui m'a le plus appris sur l'odyssée de mon grand-père, qui fut celle des centaines de milliers d'Espagnols et d'Italiens qui quittèrent la pauvreté des campagnes pour peupler l'Uruguay et l'Argentine d'aujourd'hui.

De mon grand-père, j'avais gardé le souvenir flou d'un homme sévère mais bon, sans instruction, qui parlait peu, mais dont les silences étaient très parlants. Il aimait dire que, débarqué du bateau le matin, il pétrissait la pâte dans une pizzeria l'après-midi même. Il ouvrit un commerce, puis un autre, puis un autre, se jurant que ses enfants auraient une vie meilleure que la sienne.

*5 août 2009*

collection  
Partis pris actuels

De juillet 2009 à juillet 2010, Joseph Facal et les siens ont vécu en Espagne, le pays de ses ancêtres. Il y a tenu une sorte de journal. « J’y notais, pêle-mêle, dit-il, mes observations, mes réflexions, mes coups de cœur sur tout, sur rien et sur l’actualité. » Sur un ton tour à tour léger, sérieux, inquiet, drôle, il raconte ce qu’il voit en Espagne et en Europe, mais il continue aussi à suivre ce qui se passe chez nous. « On m’avait avisé, écrit-il, qu’en m’éloignant du Québec, je verrais plus clairement à la fois ce qu’il a d’unique et de commun avec d’autres sociétés. » Il traite bien sûr de ses préoccupations habituelles : l’école, le choc des idéologies, l’exercice du pouvoir, la responsabilité citoyenne. Mais les lecteurs découvriront aussi une autre facette de l’homme, curieux de tout, capable de rire de lui-même, qui raconte la vie de tous les jours, fait des rencontres curieuses, retrouve sa famille éloignée et part à la rencontre d’un pays et d’un peuple avec lesquels il tombe en amour. Ce livre réunit des extraits de ces carnets de voyage. Certains ont été publiés, sous forme de chroniques, dans *Le Journal de Montréal*. D’autres textes, plus longs, sont inédits.

Joseph Facal est professeur agrégé à HEC Montréal et chroniqueur au *Journal de Montréal* et à *Bazzo.tv*. Auparavant, il avait été député à l’Assemblée nationale du Québec et ministre.